

L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Séance du 28 juin 1938.

Présidence de M. BEZANÇON, président.

SOMMAIRE

Correspondance officielle.

- M. LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE : *Affections épidémiques*. 736
 MM. LES PRÉFETS DE 5 DÉPARTEMENTS : *Rapports sur les Services des Enfants assistés*. 736

Correspondance non officielle.

- M. BRAGARD : *Envoi de son ouvrage intitulé « Pour nos amis, les pauvres lépreux »*. 736
 M. PIÉRY : *Envoi de travaux sur les eaux minérales* 736

Commission de la déclaration obligatoire des causes de décès.

- M. Justin GODART est adjoint à la Commission 737

Nécrologie.

- Notice nécrologique sur M. DARIER, par M. ROUSSY 737

Communications.

- M. LÉON IMBERT (de Marseille) : *Note sur la respiration et l'anesthésie en pression différentielle (Baronarcose)*. 743
 M. BÉGOUIN (de Bordeaux) : *Quelques résultats de la méthode des cristallisations de Pfeiffer dans le diagnostic du cancer et de la tuberculose* 746

Lectures.

- MM. SAVY, THIERS et DE CHAZOURNES : *Toxicité hémorragipare du sérum humain pathologique en injection première (Présentation par M. LEMIERRE)*. 750
 MM. HERMANN, JOURDAN et SÉDALLIAN : *Sur le rôle fonctionnel de l'artère hépatique. Expériences de perfusion du foie « au cou » chez le lapin (Présentation par M. HUGOUNENQ)*. 754
 MM. JEANNENEY, CASTENET et CATOR : *1° Le pouvoir hémobactéricide-test de la transmission au receveur des réactions de défenses provoquées chez le donneur (dans la cataphylacto-transfusion simple et chimique); — 2° Le pouvoir hémobactéricide-test de la réponse phylactique des donneurs en vue de l'immuno-transfusion*. 757

Comité secret.

Ordre du jour de la séance du 5 juillet 1938.

Table alphabétique des matières et des noms d'auteurs.

COMMISSION DE LA DÉCLARATION OBLIGATOIRE
DES CAUSES DE DÉCÈS

Sur la proposition du Conseil, l'Académie désigne M. Justin GODART pour faire partie de la Commission chargée de la question des statistiques des causes de décès.

NÉCROLOGIE

*Notice nécrologique sur M. Jean Darier
(1856-1938),*

par M. Roussy.

Après de longs mois d'une maladie courageusement acceptée et supportée, Jean Darier est entré dans la paix de la mort.

Depuis bientôt deux années sa santé était atteinte et ses travaux souvent interrompus par des crises qui semblaient devoir le terrasser. Puis, la tourmente s'apaisait : l'article abandonné reprenait place sur la table, la méditation retrouvait son cours, et l'Académie de Médecine voyait revenir à elle un de ses membres les plus fidèles, heureux de vivre encore et de se sentir entouré, aimé, respecté.

*
* *

L'œuvre de Jean Darier est des plus fécondes. Elle est marquée au sceau de la double tendance du biologiste et du médecin. Rappeler son universel retentissement, comme l'étendue de son audience, c'est aussi bien lui découvrir des raisons qui honorent l'intelligence française et les rigoureuses méthodes qu'elle sut se créer.

Ce n'est point assez, au demeurant, d'évoquer tant de descriptions précises, tant de soin dans la recherche des causes, tant de rigueur

dans l'étude et tant de sûreté dans la réflexion. Il faut encore comprendre, à la faveur de quelles idées générales, l'œuvre entière de Jean Darier fut conçue et poursuivie.

*
* *

Né à Budapest, en 1856, c'est à Genève qu'il fit ses études, dans l'atmosphère libérale que l'on respire en ce carrefour des plus généreuses idéologies. De son père il hérita les dons d'artiste, dont nous le vîmes abondamment pourvu. Mais serait-il téméraire d'affirmer que ses premières amitiés nouées au collège de Genève — celle qui l'unit au chimiste Aimé Pictet et au linguiste Ferdinand de Saussure — le marquèrent également à jamais ? Sa passion de la liberté, sa quête des plus ardentes certitudes, c'est d'alors qu'elles datent, et, cependant, c'est dans une de ses dernières lettres que nous lisons : « La chose la plus belle, la plus digne de figurer comme progrès, ne serait-ce point la liberté plus largement répartie à tous ? » — Quelle unité de vue, Messieurs, dans la conduite d'une telle vie !

Venu à Paris, en 1878, Jean Darier est nommé interne des Hôpitaux en 1880, puis — et successivement — préparateur de Ranvier au Collège de France et chef de laboratoire à la Clinique d'Alfred Fournier. En 1894, il est médecin des Hôpitaux et, tour à tour, chef de service à La Rochefoucauld, à l'ancienne Pitié, à Broca, à Saint-Louis. Et c'est la guerre de 1914, au cours de laquelle nous le retrouvons médecin-chef de grandes formations sanitaires, pour le réconfortant bénéfice des soldats sur lesquels se penchait sa sollicitude. Sens du devoir, abnégation, esprit de sacrifice furent pour Darier vertus courantes, pratiquées avec calme, constance et simplicité.

Babinski, Vaquez, Darier : comment n'évoquer point de concert ces trois puissantes figures de la Médecine contemporaine ? Leur amitié se perpétua dans la gaieté et dans la fidélité. Nul, ni rien ne la put briser. Les affinités de l'esprit, les sympathies du cœur, une commune noblesse de caractère l'expliquent sans cependant en rendre tout à fait compte. « Le reste est silence », dit le poète.

Le laboratoire de Ranvier et de Malassez, au Collège de France, a très certainement exercé sur la formation de Darier une influence prépondérante. Il s'initia là aux méthodes de l'anatomie pathologique. Et, toute sa vie durant, il rompra des lances en faveur de cette discipline contre les tenants de la pure clinique.

Mais tout au long de ses recherches, comme au cours de son enseignement, il suivit l'évolution de la science anatomo-pathologique elle-même qui, après être restée longtemps morphologique, devint peu à peu physiologique, à la lueur des acquisitions modernes de la physique et de la chimie.

*
* *

C'est du collège de France que datent les travaux classiques de Jean Darier sur la vascularisation des valvules du cœur (1887) ; sur la syphilis rénale, avec Hudelo ; sur la syphilis pulmonaire et sur l'artérite syphilitique, ouvrage qui ne paraîtra que dix ans plus tard. Sa thèse de doctorat sur la diphtérie pulmonaire (1885) date également de cette époque et demeure conçue dans le même esprit.

Appelé par Fournier à l'Hôpital Saint-Louis, c'est en anatomopathologiste que Darier étudiera les dermatoses, qu'il les isolera, les classera selon leurs caractères morphologiques, tant macroscopiques que microscopiques. Tels états morbides qui, avant lui, n'étaient qu'imparfaitement connus : dyskératose de Paget, dyskératose lenticulaire de Bowen, *molluscum contagiosum*, *acanthosis nigricans*, sarcoïdes épidermiques, il les précisera et en fixera l'histologie. Tels autres, inconnus avant lui, comme la psorosperme folliculaire, le pseudo-xanthome élastique, sont universellement désignés aujourd'hui sous le nom de « Maladie de Darier ». Puis, avec Roussy, il crée le groupe des « sarcoïdes hypodermiques ».

Mais bientôt, Darier dépasse la description morphologique pure, sans jamais cependant abandonner le principe de la classification qui resta toujours pour lui le souci dominant. Il s'efforce de relier, de coordonner, d'induire. Il « passe à la limite », comme disent les mathématiciens, et, derrière la lésion dermique, il tente de remonter à la cause. Puis, il s'oriente et oriente ses élèves vers les conceptions générales de la pathologie.

Certes, le secret du chercheur reste le plus souvent entier et nous ignorons toujours quels facteurs viennent, à un moment donné, guider ou diriger sa route. Mais à parcourir une œuvre, à en dénombrer les éléments essentiels, comme nous le faisons aujourd'hui pour Darier, il est possible de retrouver parfois la raison d'une orientation.

Chez Darier, autant qu'on le puisse supposer, il semble que ce fût la vocation d'enseigner et de guérir.

Il est, en effet, un chef d'école. Toute sa vie, il a voulu que ce qu'il savait, d'autres le connussent aussi. Il ne lui suffisait pas de briller, il voulait que la flamme dont il brûlait appartînt à tous.

Or, pour enseigner, il faut coordonner, tracer les avenues, qui permettent aux élèves de s'orienter. Et ne fût-ce point le souci quotidien de Darier ? N'est-ce point ce qu'il a fait en groupant les tuberculides, les eczématides, les dermatoses précancéreuses ? Ce souci de classement n'est-il pas l'objet principal de son *Précis de Dermatologie*, qui est, depuis plus de trente ans, le bréviaire des dermatologistes de tous les pays ?

A ce goût d'enseigner, Darier joint la volonté de soulager, de soigner : il est avant tout médecin.

Aucune thérapeutique, même hardie, ne lui semble proscrite *a priori*, car il sait que si grand que soit le risque de la thérapeutique, le risque de la maladie est plus grand encore, tant pour l'individu que pour l'espèce. Hardi, audacieux même, il le fut, tant il demeura convaincu du danger social de l'inaction. Ainsi connut-il d'éclatants succès thérapeutiques et aussi quelques déboires. Mais toujours il proclama ses insuccès. Car rien ne prima chez lui le souci d'être utile. Les incertitudes parmi lesquelles il lui fallut se mouvoir, il entendait les épargner à d'autres.

C'est peut-être là le secret de sa jeunesse de pensée, le secret de son rayonnement qui fut grand et qui fit de sa vie — aussi bien que de son œuvre — un enseignement prodigieux.

C'est qu'il ne fut pas seulement le consultant recherché que l'on venait voir de tous les points du Monde, qui toujours donnait un conseil précis et se consacrait de tout son cœur et de tout son savoir à ses malades. La vraie grandeur de Darier, ce qui constitua son originalité, sa physionomie scientifique, c'est dans l'homme que nous le trouverons, dans son indulgence pour les autres et dans sa sévérité pour lui-même.

Tous ceux qui l'ont connu, ceux surtout qui ont vécu dans son intimité, ont admiré sa curiosité, son avidité de tout voir et de tout savoir. Ils ont apprécié ses vastes appétences intellectuelles, son sens de la mesure, la délicatesse de son cœur, son souci de fuir l'éclat et les éclats, et son goût pour les longues promenades parmi les images, les sons, les formes et les couleurs.

Si nous parcourons l'un après l'autre ses travaux les plus importants, nous constaterons que Jean Darier lui-même les reprit fréquemment au cours de sa vie pour les passer au crible de la critique la plus sévère.

Nul plus que lui ne fut modeste, critique, soumis aux certitudes des faits objectifs : sévérité et modestie qui iront jusqu'à lui faire accepter de se contredire. Ainsi soulignera-t-il lui-même la nature dyskératosique des « corps ronds » qu'il avait tout d'abord pris pour des sporospermies, comme il insistera sur l'absence de spécificité de la cellule géante, notion qu'il avait, quelques années plus tôt, vigoureusement défendue.

De même, en ce qui concerne les tuberculines, terme auquel il s'était d'abord rallié, mais auquel il ne tarda pas à préférer celui de tuberculoïde, pour souligner la signification essentiellement morphologique de ce groupe, qui peut comprendre des lésions de nature syphilitique ou même lépreuse.

*
* *

Dans les grands Congrès internationaux, auxquels il assistait volontiers, il était accueilli comme un Maître. A Copenhague, en 1930, et plus récemment, à Budapest, sa ville natale où il revint âgé de plus de quatre-

vingts ans, il connut une véritable apothéose scientifique. Et le grade de « docteur honoris causa », de la vieille Université hongroise, lui apporta une consécration hautement méritée.

Messieurs, la retraite de Jean Darier fut active et laborieuse. Il l'employa à méditer, à travailler. Le voici, en effet, qui se replie sur lui-même et qui nous confie le résultat de sa fervente oraison. Le voici qui repasse toute l'histoire de la dermatologie et qui — *ab uno disce omnes* — à travers elle, repense l'histoire de la médecine. Comme Auguste Comte, peignant à vastes fresques l'évolution de la connaissance humaine, Jean Darier fera passer l'histoire de la dermatologie par trois stades successifs. Au début, une dermatologie descriptive, morphologique, classificatrice. Prenant des exemples, il citera les descriptions de Plenck, de Willan et de Bateman et louera l'œuvre des trois grandes écoles : de Saint-Louis, de Vienne et de Grande-Bretagne. Les types cliniques se multiplient. Ils présentent, chaque jour, une diversité plus grande, mais ils sont trop. Il importe de classer, de réduire, d'ordonner et de coordonner. Et voici que l'on s'aperçoit que sur la base morphologique, sur la seule structure histologique des dermatoses, aucune classification n'est acceptable ou logique.

Les expériences de Hebra sur l'huile de croton, parmi d'autres, démontreront l'importance des causes externes en dermatologie. Et l'œuvre de Pasteur, en suscitant le développement de la microbiologie, orientera définitivement les esprits vers ce que Darier appellera « l'étiologisme ». De la maladie constatée et décrite, on passera à l'agent causal et, cet agent causal enfin connu, on substituera à l'ancienne morphologie une classification nouvelle qui sera fonction, non plus seulement de l'effet, mais de la cause. Progrès considérable dans la méthode, mais qui réservera cependant des déceptions à ses tenants. Car il ne fallut pas longtemps pour remarquer qu'un même germe est capable de produire des effets différents et qu'inversement d'identiques lésions peuvent provenir de germes divers. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il fallait compter avec le terrain organique du sujet ? La découverte de l'anaphylaxie par Richet et Portier, la notion d'allergie établie par von Pirquet, celle de colloïdoclasie précisée par Widal et ses élèves, avaient déjà orienté l'esprit des médecins vers cette reconnaissance de la primauté du terrain. En dermatologie, l'étude des réactions par la méthode des tests cutanés, et surtout la démonstration, par Tzanck, du caractère proprement « vital » de l'intolérance ont conduit Darier à professer la doctrine biologique qu'il exposa dans la préface de la *Nouvelle Pratique Dermatologique*.

L'être humain est vivant et, parce qu'il est vivant, réagit non seulement contre toutes influences extérieures, mais encore contre les modifications intervenues sous l'action des dites influences. Et il y aurait quelque imprudence à ne pas tenir compte, en pathologie, du facteur

« vie » et du facteur « intolérance » qui, dans la pensée de Darier, se confondent.

Ainsi s'édifia, tardivement, mais avec une claire rigueur, la « doctrine de Darier ».

Mais Darier étant essentiellement médecin, on se tromperait en dépouillant sa doctrine de toute attache avec la thérapeutique. Bien au contraire, on devra observer avec lui que le rapport discerné entre la maladie, sa cause apparente, et les réactions du terrain sur quoi elle se développe est d'un intérêt capital pour la détermination du traitement. Ainsi se trouveront, une fois de plus, liées chez Darier, la science et l'action, la doctrine et la thérapeutique.

*
* *

Jean Darier s'était placé, par ses rares qualités de médecin et de savant, au tout premier rang de la Médecine contemporaine. Aussi son nom restera-t-il gravé au fronton de l'École de Saint-Louis qui a contribué si largement au rayonnement de la science médicale française, comme elle a enrichi le patrimoine de l'Université au sens le plus large et le plus exact du terme.

Si le hasard des concours n'a pas permis que Darier fût agrégé de médecine, ou titulaire d'une chaire magistrale, il n'en fut pas moins profondément imprégné de l'« esprit universitaire », ainsi qu'en témoignent son Œuvre et l'École qu'il a fondée. A Saint-Louis, cette œuvre est aujourd'hui perpétuée par ses élèves les plus chers : Civatte, Flandin et Tzanck.

A notre Compagnie il apporta le concours de sa science et de sa conscience.

A ses élèves, à ses amis, il prodigua les richesses de son cœur.

*
* *

Le Maître et l'Ami repose maintenant dans le petit cimetière de Longpont (en Seine-et-Oise), non loin de cette demeure champêtre où s'écoulèrent, auprès de la compagne de sa vie, les heures les plus douces de son existence.

L'exemple et le souvenir de Jean Darier demeureront toujours présents en nous, tant il est vrai que les morts « vivent aussi longtemps qu'on les aime ». (*Assentiment unanime.*)